

Entretien de FRANCOIS VALLA

Numéro de l'entretien :	1
Entretien réalisé le :	12/11/2019
Nom de l'enregistrement filmé :	« 1_Valla_enregistrement »
Lieu :	Domicile de François Valla, Paris
Durée de l'entretien :	02h05mn31s
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : FV

Fiche chrono-thématique

- Présentation rapide : 00mn08s
- Les tout débuts : 00mn56s
- Aujourd'hui : 05mn21s
- 1966 Pincevent : 08mn03s
- L'archéologie préhistorique : 11mn52s
- Maîtres à penser : 16mn31
- André Leroi-Gourhan : 18mn52s
- Des relations durables : 21mn52s
- La place de la religion : 24mn50s
- Fouiller au Proche-Orient : 32mn07s
- Méthodes : 44mn27s
- Jean Perrot : 48mn42s
- Héritage : 51mn48s
- Une approche descriptive du terrain : 54mn27s
- Une lecture symbolique : 59mn58s
- L'homme : 01h08mn58s
- Les limites : 01h11mn59s
- Jacques Cauvin : 01h14mn31s
- Le site de Mallaha : 01h16mn40s
- 1972-1976 : 01h25mn37s
- Campagnes de prospection : 01h44mn13s
- Les terrasses d'El Ouad et d'Hayonim : 01h47mn00s
- 1996 Retour à Mallaha : 01h56mn30s
- Le Natoufien : 1h58mn24s

[>Question ?]: Est-ce que vous pourriez vous présenter, dire quel archéologue vous êtes et quel spécialiste vous êtes devenu ?

[>FV]: Je m'appelle François Valla. Quel archéologue je suis ? Je suis préhistorien par la force des choses. Ma spécialité, c'est le silex au départ. Après ça, je suis devenu ce que l'on appelle un généraliste, c'est-à-dire quelqu'un qui sait tout sur rien ou rien sur tout, quelque chose comme ça.

[>Question ?]: Jusqu'où feriez-vous remonter votre goût pour le passé, pour la Préhistoire ?

[>FV]: Pour le passé c'est une chose et pour la Préhistoire ça en est une autre je pense. Pour le passé, ça revient à remonter à la toute petite enfance. J'aimais l'histoire. J'ai toujours été intéressé par les personnages historiques et l'Histoire de France. Au départ, on commence par cela en quelque sorte. Et puis la Préhistoire est venue d'abord par l'archéologie d'une certaine façon grâce à un livre que beaucoup de gens ont lu dans les années 1960, celui d'un certain C.-W. Ceram, « Des dieux, des tombeaux, des savants ». Il racontait essentiellement les grandes découvertes faramineuses du XIX^e siècle, début du XX^e siècle, comme Toutankhamon, Mycènes, la Crète, ce genre de choses. C'est donc un livre grand public que j'ai lu quand je devais avoir 13 ans. C'était mon premier contact avec l'archéologie.

Après ça, plus tard, j'ai rencontré Pierre Teilhard de Chardin par hasard. J'aimais lire et je suis tombé sur une grosse biographie de lui, un machin horriblement épais qui m'avait beaucoup intéressé. C'était de l'exploration, l'histoire de la mission sur la Chine, les grandes missions Citroën, etc. C'était assez passionnant. En plus, cela concernait aussi les origines de l'humanité. Pierre Teilhard de Chardin était un personnage assez extraordinaire. À partir de ce moment-là, j'ai lu beaucoup de bouquins de lui. Et puis j'ai oublié tout ça. Après le lycée, j'ai fait de la théologie. Et la théologie, c'était très bien, très intéressant, mais j'ai eu envie d'en sortir.

Il se trouvait qu'à l'époque, j'ai eu comme prof André Parrot, qui dirigeait le département de Mésopotamie au Louvre. Il avait fouillé le site de Mari (Syrie). En rassemblant un certain nombre de choses, ça satisfaisait mon goût de l'histoire. C'était du concret contrairement à la théologie qui était dans beaucoup de discours, pas très ancrée dans le réel. Ça me sortait aussi des bibliothèques et des livres, ce qui me semblait donc être quelque chose pouvant m'intéresser. Je suis alors allé voir Parrot. C'était autour de 1966. Je devais avoir 23 ans. J'étais né en 1942. Parrot m'a dit : « Pourquoi pas, c'est intéressant. Je vous emmène volontiers à Mari, mais je voudrais bien que vous ayez un minimum d'expérience », ce qui était normal en quelque sorte. Et il m'a conseillé d'aller voir André Leroi-Gourhan. Je suis allé le voir et là, ma foi, j'y suis resté. C'était fascinant. Et en fait, je suis tombé en quelque sorte dans la Préhistoire de façon aléatoire, sans avoir une vocation très forte pour ça, disons.

[>Question ?]: Aujourd'hui, quelle place a l'archéologie dans votre vie ?

[>FV]: Maintenant, j'ai 77 ans. Je suis carrément en train de tourner la page. J'ai fait beaucoup de Préhistoire, entre 1970 et jusqu'à peu, il y a un ou deux ans. Je n'ai pratiquement fait que ça, toujours en essayant de garder d'autres fenêtres parce qu'il me semblait essentiel de prendre du recul, de garder une ouverture d'esprit vers autre chose. Mais l'essentiel de mon activité, c'était la Préhistoire. C'était un peu le centre d'un tas de choses. Aujourd'hui, pour un certain nombre de raisons, parce que j'ai moins d'énergie, moins de tout ce que l'on veut, je commence à être un peu usé. Je n'ai plus la force de me tenir au courant de la littérature qui est de plus en plus monstrueuse, et puis aussi très répétitive finalement. Il y a beaucoup de textes, mais parmi eux, beaucoup qui renvoient à la même chose. Il faut quand même avoir lu, mais ça n'apporte que beaucoup d'ennui en quelque sorte. Je suis donc vraiment en train de tourner la page. Je garde un minimum de "responsabilités", dans la mesure où j'ai été responsable de grosses fouilles, en particulier celle de Mallaha et que la publication est toujours en cours. Je garde toujours un œil, mais je pense qu'en juillet dernier, j'ai fait la dernière mission pour regarder du matériel et faire quelque chose de moi-même. Le reste c'est plutôt coordonner, encourager ceux qui travaillent, ce que je conserve bien sûr.

[>Question ?] : En quelle année vous a-t-on présenté André Leroi-Gourhan ?

[>FV]: C'était en 1966. J'ai écrit comme tout un chacun pour me présenter comme stagiaire à la fouille de Pincevent qui avait commencé en 1964, donc deux ans avant. Je ne sais plus s'il m'a reçu avant (la fouille) à l'époque. En tous cas, je me suis retrouvé à Pincevent au mois de juillet 1966, sans aucune formation. C'est vraiment mon premier chantier en Préhistoire, mon premier chantier tout court. Je n'avais jamais fait de terrain. En revanche, à partir de cette année-là, j'ai participé au chantier de Pincevent. C'était des sessions de quinze jours pour les néophytes comme moi je pense. Et ensuite, au mois de septembre, j'ai participé à une fouille à Quinson, avec Henry de Lumley. C'était un autre monde, une Préhistoire ancienne, un Paléolithique ancien, etc.

Les années suivantes, j'ai continué à revenir à Pincevent, au début pour des stages de quinze jours et ensuite, des stages d'un mois. Ensuite, j'ai commencé à suivre les cours de Préhistoire de Paris I, c'est-à-dire l'année où Michel Brézillon a succédé à André Leroi-Gourhan parce que ce dernier entrait au Collège de France. J'étais alors accroché. Pincevent, c'était superbe, c'était génial. D'abord, il y avait tout ce que je cherchais d'une certaine façon : la rigueur intellectuelle, le concret. On ne raisonnait pas sur des idées. On maniait à la fois des idées et des choses. Et puis les fouilles de Pincevent, du point de vue purement esthétique si je puis dire, c'était quand même quelque chose de fabuleux. C'était magnifique. Et puis l'équipe, c'était très vivant, très stimulant, très actif. Les visites de chantier que faisait Leroi-Gourhan tous les jours, c'était fascinant. Tous les matins, il faisait le tour des chantiers avec les différents chefs de secteur. Et Brézillon se faisait souvent l'avocat du diable. Une discussion sur la façon dont ils voyaient les choses commençait, ce qui sortait, ce qui ne sortait pas. Ça allait dans tous les détails, jusqu'à la saison parce que c'était l'histoire des rennes, l'éruption des dents, etc. C'était là, comme ça, et tout à chacun pouvait s'exprimer et poser des questions. C'était quelque chose de tout à fait extraordinaire.

[>Question ?]: Ce rapport au concret dont vous manquez, vous semblez l'avoir retrouvé ici. D'où vous venait ce goût que ne comblait pas la théologie ?

[>FV]: En théologie, surtout quand il s'agissait de dogmatique ou ce genre de trucs, les gens raisonnent. Maintenant, les gens raisonnent à partir de quoi ? Ça, c'est une autre histoire. J'étais dans l'impression de quelque chose qui n'avait pas de prise sur la réalité d'une certaine façon. Ça en avait probablement, mais une trop grande série d'intermédiaires faisaient un peu perdre les relations si on peut dire, alors que là, c'était quelque chose de complètement différent.

[>Question ?]: Cette abstraction, vous la retrouviez quand même à Pincevent ?

[>FV]: Oui, tout à fait. La Préhistoire est quelque chose de très abstrait. Mais là, d'une certaine façon, c'était excessivement concret par certains aspects.

[>Question ?]: Et de plus en plus concret finalement.

[>FV]: On voit les choses évoluer, bien sûr. Et puis, il y a aussi un aspect du travail qui se faisait en équipe et qui était excitant quelque part. J'ai noué des relations avec Michèle Julien, Claudine Karlin, Michel Brézillon. Ils étaient très proches et je les retrouvais d'année en année. D'autres étaient plus lointains d'une certaine façon, mais je les retrouvais d'une année sur l'autre aussi. Il y avait Poplin qui était une personnalité extraordinaire, quelqu'un de remarquable aussi. Il y avait là un ensemble de personnes autour d'un projet exceptionnel. Il y avait tout.

La première année, André Leroi-Gourhan expliquait sa méthode. C'était en 1966, l'année où il venait de terminer la publication de l'habitation 1. Il expliquait comment il avait analysé cette habitation. C'était tout neuf, tout frais, tout nouveau. C'était quelque chose de fascinant. Il y a des moments comme ça... et ça, c'était un des grands moments de la Préhistoire, je pense. À l'époque, les gens en étaient bien conscients. Nous, on était conscients qu'on était dans quelque chose d'extraordinaire. Tous ceux qui y ont participé ont été profondément marqués. C'est des trucs que l'on n'oublie pas, du moins en ce qui me concerne. Et je pense que Philippe Soulier pourrait en dire autant.

Il était plus jeune que moi et était complètement frais par rapport à ce genre d'expérience. Et pareil, je pense que ce sont des choses qui sont profondément en lui.

[>Question ?]: Quels ont été vos maîtres à penser quand vous avez commencé à vous former ?

[>FV]: Le maître, c'est André Leroi-Gourhan, ça, c'est clair. Année après année, on l'entendait, on l'écoutait, on le voyait mettre en œuvre sa méthode. Et c'était toujours quelque chose de vivant dans le développement. Après ça, j'ai suivi les cours de Michel Brézillon qui était aussi une personnalité extraordinaire. Et j'ai eu la chance de travailler avec lui quand il était directeur des Antiquités de la région Ile de France, je crois. C'était pareil, l'occasion de le voir travailler, voir ses maîtres vraiment à l'œuvre en quelque sorte. Et puis, il s'est trouvé que, par le biais de Brézillon, j'ai été le photographe de Leroi-Gourhan pendant un an ou deux ans dans le cadre de deux saisons à Pincevent. Ça m'a donné l'occasion de le voir. J'étais d'ailleurs un de ceux qui le voyaient le plus souvent. Je le voyais pratiquement toutes les semaines. À l'époque, il était au Collège de France. Moi, je développais et tirais ses négatifs. Après, pendant Pincevent, j'étais là-bas. Je tenais le laboratoire. C'était l'occasion d'être complètement associé au travail qui se faisait là-bas.

[>Question ?]: Comment vous décririez André Leroi-Gourhan ? En tant qu'homme ?

[>FV]: C'était quelqu'un de profondément humain, de profondément gentil. À l'époque, il était déjà malade et atteint de Parkinson, ce qui devait influencer sur sa façon d'être. C'était quelqu'un de très timide avec qui il était difficile de communiquer, parce qu'entre timides, c'est difficile comme vous le savez. J'avais un profond attachement pour cet homme et ça reste encore pour moi quelqu'un de très, très important. Après ça, dans la suite de la carrière de l'archéologue, le jeu consistait à rester très imprégné des règles éthiques qu'il imposait à sa pensée et à sa recherche, et en même temps le besoin de transposer les façons de faire à des conditions de terrain, des dépôts complètement différents. Je me suis toujours considéré comme un élève, un disciple de Leroi-Gourhan, et un propagandiste, si je puis dire, de sa pensée. Ça, c'est clair. J'ai sûrement subi plusieurs influences comme tout le monde. J'ai été plusieurs fois chez De Lumley, mais il est évident que ce n'est pas lui qui m'a marqué. Et puis De Lumley suivait Leroi-Gourhan sur ses méthodes de fouille quelque part.

[>Question ?]: Est-ce qu'il vous vient des anecdotes sur ces premières expériences de fouille à Pincevent ?

[>FV]: Ouh, c'est difficile ! C'est très loin et c'est très perdu. Et puis, pour moi, ce n'est pas ça qui compte finalement. J'étais imprégné de cet enseignement qui revenait. Les grandes lignes restaient toujours les mêmes et pour moi, c'est ça qui compte. C'est sûr que je me suis bien entendu avec Claudine (Karlin). Sur un premier chantier, j'étais placé sous sa direction et le fait qu'on se soit bien entendu, c'était fondamental. Dans le cas inverse, je ne serais certainement pas resté longtemps. Et puis, le fait que j'étais « théologien » dans cette équipe était important. Tout le monde savait quelles études on faisait et d'où l'on venait. Je pense que ça me donnait un certain prestige, ce qui était bien entendu très exagéré, mais disons un statut un peu différent. Il y avait aussi l'arrière-fond du Père Hours. Leroi-Gourhan était évidemment un intellectuel catholique, ou l'avait été en tous cas. Et pour Brézillon et tout ce monde, ça avait une résonance.

[>Question ?]: Vous dites que le catholicisme avait une place dans ce milieu scientifique finalement.

[>FV]: Je parlais tout à l'heure de Leroi-Gourhan et De Chardin. Ce n'était pas le même monde. Ce n'était pas des gens qui s'entendaient bien. Et puis il y avait Breuil avant. Et aussi du côté des théologiens, le problème de la relation entre le monde de la recherche, l'esprit scientifique, et le monde de la théologie en quelque sorte, était présent. Cette relation n'était pas forcément en première ligne, mais elle était malgré tout constamment présente. Aujourd'hui, la science a décidé que le reste était zéro, alors elle l'ignore ou le considère comme son ennemi. C'est une autre façon de faire ou une autre façon de voir, avec d'autres comportements.

[>Question ?]: À quel moment dans l'histoire est-on passé de l'un à l'autre ?

[>FV]: Je ne sais pas, c'est difficile à dire, d'abord parce que je n'étais pas en France à ce moment-là, et puis je n'ai pas suivi de très près tout ça. Je pense que si vous lisez Philippe Descola, ça s'explique mieux. Ce sont deux modes de pensée, deux façons différentes de comprendre l'homme. Et à partir d'un certain moment, l'anthropologie scientifique (le naturalisme de Descola) a pris le dessus et a endossé une attitude beaucoup plus impérialiste. Elle a cherché à rejeter tout ce qui était l'autre et à le mépriser.

[>Question ?]: Ce projet sur l'unicité de l'humain, quand on le place au regard de cette Préhistoire qui baigne dans le catholicisme à l'époque, quel sens peut-on lui donner aujourd'hui ? Est-ce ce que ça a joué sur cette façon de penser l'homme ?

[>FV]: Je ne sais pas comment répondre à cette question. Je vous parlais de théologie, mais moi j'étais théologien protestant. Il ne faut pas tout à fait le négliger. Pour moi, ce rapport de la science et de la pensée analogique comme dit Descola, c'est un problème qui m'a toujours préoccupé. C'est une des raisons pour lesquelles l'analogisme me posait un problème. En théologie, j'ai fait un mémoire de licence sur le miracle, sur les interférences entre la règle reconnue par la science et, disons, le divin. Qu'est-ce que la science pouvait dire ? Et comment cette intrusion éventuelle de l'extérieur pouvait être comprise et justifiée, expliquée ou pas par la science ? Cette relation était donc pour moi un problème bien présent, bien vivant. La bascule vers la science, c'est un peu ça pour moi. La Préhistoire s'est constituée contre le dogme catholique, contre le dogme de la création. Les paléontologues avaient déjà bien écorné la chose. Quand la Préhistoire est venue, c'était le problème de l'homme alors qu'avant c'était celui des animaux. Les animaux, c'est une chose, mais l'homme c'en est une autre. C'est la création de l'homme qui était en cause avec la Préhistoire. Cette dernière s'est constituée contre le dogme créationniste. C'était l'évolution de l'homme au singe grosso modo ! Il y a toujours eu une relation conflictuelle, mais en même temps, c'est un fait que parmi nos préhistoriens d'ici, vous avez Jean Bouyssonie, vous avez Breuil. C'étaient des ecclésiastiques, et ce ne sont pas les seuls. Il y avait une certaine imbrication entre tout ça. Breuil je ne sais pas, mais je pense que des hommes comme Bouyssonie étaient des gens de foi. C'était beaucoup plus compliqué que ça ne veut l'être aujourd'hui.

[>Question ?]: Vous disiez qu'André Leroi-Gourhan était lui-même catholique ?

[>FV]: Oui, il a beaucoup milité parmi les intellectuels catholiques en son temps.

[>Question ?]: Quand vous êtes arrivé sur le site de Pincevent, le fait que vous soyez passé par la théologie, est-ce que ça a eu une certaine influence ?

[>FV]: Sûrement. Je me souviens de Brézillon me traitant de curiaillon un jour. C'était typique. C'était juste comme ça, une fois, parce que Brézillon n'était pas un homme de foi, enfin pas affiché en tous cas. Dans son for intérieur, je n'en sais rien. Disons plutôt que c'était quelque chose de considéré et qui éveillait l'intérêt. Plus, non. Et pour ce genre de choses, il y avait un intérêt qui a probablement disparu aujourd'hui. Enfin, je n'en sais rien. Il faudrait interviewer les jeunes collègues. Dans le monde ambiant, je pense qu'il y a une volonté impérialiste de détruire cette façon de penser, avec une hostilité constante qu'on voit à l'égard de l'Église catholique, ou de l'Islam aussi, c'est pareil. D'une certaine façon, ce sont fondamentalement les mêmes problèmes qui sont derrière.

[>Question ?]: Le passage par Pincevent vous a formé à la Préhistoire. Et est-ce que cette formation a eu un impact quand vous êtes devenu archéologue ?

[>FV]: Il m'est arrivé une fois ou l'autre de travailler sur un site hellénistique ou byzantin au Proche-Orient tout à fait par hasard. C'était une expérience formidable, fantastique. C'était de l'archéologie du XIX^e siècle. On était un tout petit groupe d'Européens perdus dans les montagnes kurdes, tout à fait au nord de la Syrie. C'était un autre monde, sans eau, sans électricité, sinon la rivière. C'était quelque chose de tout à fait extraordinaire, mais cela ne concernait pas la Préhistoire. C'était une expérience ponctuelle, parce qu'autrement, j'étais préhistorien.

[>Question ?]: Les méthodes apprises sur le site de Pincevent vous ont-elles servies dans votre propre carrière ensuite ?

[>FV]: Oui, bien sûr. Quand on est transposé au Proche-Orient, on est dans des conditions de chantier qui sont complètement différentes de celles qu'il pouvait y avoir à Pincevent. Je parle de conditions de dépôt, de terrain, et pas seulement des situations matérielles. Ce que l'on va fouiller n'est pas la même chose. Et surtout Pincevent, c'est quelque chose de très particulier avec ces lits de limon qui ont recouvert les choses sans les bouger. Ce sont des conditions très spéciales par rapport à ce que l'on trouve au Proche-Orient. D'une part, il y avait ça et d'autre part, il y avait les traditions de fouille qui étaient complètement différentes, pour des tas de raisons, de ce qu'elles étaient en Europe. C'était une immersion dans un autre monde que de débarquer au Proche-Orient et qui n'allait pas sans problème. Quand je suis allé y fouiller au moment où je cherchais un sujet de thèse, comme j'avais fait d'autres études auparavant et que j'étais déjà relativement âgé, j'ai cherché quelque chose qui puisse déboucher rapidement sur un travail, sur un poste. Et c'était éventuellement plus rapide à l'étranger qu'en France, tout simplement parce qu'il y avait moins de candidats. À l'époque, il y avait un certain nombre de possibilités dont une était chez Jean Chavaillon, en Éthiopie, et l'autre au Proche-Orient, chez Jean Perrot. Il s'avère que Chavaillon m'a dit : « Du boulot, j'en ai plein ; des postes, faut pas trop compter dessus ». Et Perrot me dit : « On reprend Mallaha si ça peut vous intéresser ». C'est Brézillon qui me les a présentés, le prof avec qui j'avais fait ma maîtrise et qui, au moment de faire ma thèse, me conseillait ces deux possibilités. Et donc Perrot me disant : « Du boulot, il y en a, des postes, on verra », je trouvais cela mieux d'une certaine façon que ce que disait Chavaillon. Et puis pour moi, il était évident que le Proche-Orient, avec les antécédents théologiques, etc., il y avait un lien évident aussi.

Il s'est trouvé que je me suis embarqué du côté de Mallaha. Donc à l'époque, ce qui a vraiment joué, c'est la possibilité d'avoir un poste. C'est quand même ça qui était fondamental. Il s'agissait de bouffer. Je me suis donc retrouvé sur ce site, où il y avait déjà des traditions, des habitudes de fouille instaurées. Perrot était quelqu'un qui avait fouillé du Chalcolithique ou du Néolithique, beaucoup plus que du Natoufien. C'était différent en tous points et sa conception des fouilles valait pour du Néolithique beaucoup plus que pour de la Préhistoire. D'un autre côté, j'étais recommandé par Leroi-Gourhan et Brézillon, c'était une recommandation de poids. Leroi Gourhan connaissait Perrot et Chavaillon qui était un disciple plus proche. Tout ça, c'était un monde relativement étroit. On se croisait au CNRS et ailleurs.

[>Question ?]: Perrot, Leroi-Gourhan et Chavaillon étaient-ils de la même génération ?

[>FV]: Non, non. Leroi-Gourhan était de la génération d'avant. Perrot était né en 1920. Venir de chez Leroi-Gourhan, c'était une recommandation, mais ça éveillait aussi la suspicion. On voyait arriver des gens avec des pré-supposés, des exigences, des idées méthodologiques, des tas de trucs qui étaient considérés comme hors de saison. On avait certaines habitudes. On travaillait sur d'autres gisements et dans des situations relativement précaires qui justifiaient d'autres approches. Ce n'était pas si simple. En plus, au moment où moi j'arrivais là-bas, c'était dans les années 1970.

Je suis arrivé à Mallaha en 1972 avec un sujet de thèse qui était proposé par Perrot sur l'industrie de silex. À l'époque, l'étude des industries de silex, c'était essentiellement la méthode Bordes qui reposait sur une approche statistique. Perrot lui, il n'avait jamais tamisé, rien. Or les industries de silex de Mallaha, ce sont des industries microlithiques. Pour les étudier selon les protocoles de l'époque, il fallait d'abord les récupérer intégralement. J'arrivais donc avec mes gros sabots en disant qu'il fallait tamiser. Ce n'était pas le meilleur moyen de se faire bien voir. D'une part, j'étais effectivement un vrai disciple de Leroi-Gourhan parce que j'étais vraiment imprégné de ses idées, ce qui était déjà inquiétant. Et d'autre part, j'avais des exigences qui dérangent par les besoins de ma thèse, et de la « bordification », comme on disait à l'époque. De toute façon cette dernière me mettait en porte à faux par rapport à ce qui se faisait à Mallaha. Avant de songer à transposer Leroi-Gourhan ou Pincevent à Mallaha –

c'était ça votre question – se posait le problème de la prise de distance par rapport à la collecte du silex à laquelle j'étais contraint par mon sujet de thèse.

Et à part ça, il y avait le reste. Au moment où j'ai débarqué à Mallaha, en 1972, Perrot fouillait (c'est-à-dire qu'il venait régulièrement sur la fouille). Une partie de la fouille était dévolue à la mise en évidence des sépultures qui se trouvaient sous une grande construction, une maison, disons. C'était ça la fouille principale, mais je n'étais pas concernée parce que Perrot m'avait gentiment mis dans un niveau où il n'y avait pas de structure. C'était donc du cailloutis pur. Là, théoriquement, je n'avais pas les mêmes problèmes qu'à Pincevent. J'avais des problèmes de cailloux, c'est-à-dire les problèmes les plus ennuyeux : qu'est-ce qu'on ramassait ? Qu'est-ce qu'on tamisait ou pas ? Mais je n'avais pas de problème de fouille de sol ou de trucs comme ça. À la limite, l'absence de tamisage, il est facile d'y remédier, mais la fouille de sol, c'était vraiment une autre approche. Je n'étais donc pas concerné par ça. En revanche, ce que je voyais fouiller à 5 mètres de moi et un peu plus bas, c'était effectivement des sépultures qui crevaient des sols, c'est-à-dire au milieu desquelles apparaissaient des sols. En bon « couillon », j'allais dire, je ne pouvais pas m'empêcher d'en parler. On voyait bien qu'il y avait des objets à plat et personne ne voulait en entendre parler. Ce n'était pas possible.

[>Question ?]: Comment procédait-on alors pour ce type de sol ?

[>FV]: Il n'y avait pas de sol à proprement parler. On fouillait des remplissages. À l'époque, la méthode consistait à isoler une surface, quelle qu'elle soit, éventuellement 2m², 3 m² selon la configuration du terrain, et sur une certaine épaisseur, 1 cm, 2 cm suivant le cas. On effectuait ensuite des passes sur ces surfaces relativement limitées. Et on passait à travers tout.

[>Question ?]: On ne suivait pas les couches ?

[>FV]: Non, ou le suivi de couches au sens très large, et encore, des couches géologiques. Perrot n'était pas du tout un stratigraphe. Je pense que ça a très vite été un de ses gros problèmes, en partie parce qu'il n'avait pas lui-même de formation d'archéologue, et ensuite parce qu'il avait fouillé à Beerchéva des choses qui, d'un point de vue stratigraphique, étaient à la fois très simples et très compliquées. En tout cas, ça ne posait pas les mêmes problèmes qu'à Mallaha où c'était très fin, très imbriqué, en pente.

[>Question ?]: Mais, avancer de 10 cm en 10 cm en pente, cela sous-entend de tronquer ?

[>FV]: Oui. De toute façon, la notion de sol au sens de Pincevent n'existait pas. Enfin, il fallait bien qu'il y ait des sols puisqu'il y avait des murs. On ne suivait pas un sol de façon fine, comme on pouvait le faire à Pincevent.

[>Question ?]: Est-ce que c'est le contexte qui déterminait ces méthodes ?

[>FV]: Ces méthodes-là (celles de Pincevent) effectivement, elles ne passaient nulle part, ou pas vraiment parce qu'il n'y avait pas cette notion de surface avec l'idée de rechercher une surface qui serait marquée par la présence d'objets. Si vous aviez un sol plâtré, c'était différent. En plus, ces sols plâtrés sont vides d'objets donc ça ne pose pas de problèmes. En revanche, à Mallaha, il n'y a pas de sols ou s'il y en a, ils sont indiqués seulement par les objets. Rechercher un sol prend du temps, c'est compliqué. C'est tout un tas de difficultés. Si en plus il y a des sépultures qui les percent, ça devient la pagaille, etc. Ce n'était pas dans les idées et le contexte était compliqué.

L'énorme apport de Perrot a été de reconnaître les constructions, ce qui était une révolution de la pensée. Il ne faut pas lui retirer ce qu'il a fait. En plus de cela, les analyses de faune qui étaient faites au départ par Thérèse Poulain et ensuite surtout par Ducos, ont montré que toute la faune était sauvage. Cela voulait dire que l'on avait des maisons, et donc des gens sédentaires dans un milieu de chasseurs. Déjà ça c'était une révolution. Après, on pouvait aller plus loin bien sûr, mais lui en est resté là.

[>Question ?]: Ce n'est pas au niveau des méthodes qu'il a posé sa marque ?

[>FV]: Il considérait qu'il avait apporté déjà beaucoup au niveau méthode en fouillant sur des grandes surfaces avec des passes relativement faibles par rapport à ce qui pouvait se faire sur les chantiers bibliques à côté. Là, les passes étaient de 20 ou 25 cm. Mais encore une fois, du point de vue de la stratigraphie, c'était compliqué à cause de la pente. Ça ne simplifiait pas la vie et le matériel n'était pas considéré comme important pour lui. Ce qui l'était, c'était de savoir s'il y avait des figurines ou des choses comme ça. Ça, ça valait le coup, mais le silex, ces milliers de microlithes, ça n'avait aucun intérêt. Les os c'est pareil. On ramassait les os comme ça. Il n'y avait aucune forme de ramassage systématique. Ça impliquait une perte d'informations énorme. Pour moi, l'introduction des méthodes Leroi-Gourhan, ça a été tout ça à la fois, à commencer par le ramassage intégral, le tamisage à sec, le tamisage à l'eau et puis le fait de suivre une stratigraphie un peu fine avec les sols. Je dois dire que j'ai eu beaucoup de chances.

[>Question ?]: Comment décririez-vous l'originalité de votre approche ?

[>FV]: Je dirais que mon approche n'est pas originale. Je dirais même au contraire que mon approche a tendu à être fidèle à André Leroi-Gourhan et à prendre au sérieux son approche qui consistait à tirer des informations du matériel lui-même, le matériel en tant qu'objet individuel et également à travers les relations qu'il permet d'établir. L'essentiel de l'aventure, ce sont ces relations, ces rapports. C'est ce que Leroi-Gourhan appelait les structures, ce qui est en lien avec le structuralisme d'une certaine façon, chaque chose étant prise pour ce qu'elle est et dans ses relations avec les autres. C'est ça qui pour moi est et était l'essentiel de notre recherche. D'une part, il faut recueillir ce qu'il y a, ce qui est, et ne pas en jeter la moitié, et ensuite, l'analyser en soi, pour soi et en se gardant autant que possible d'informations extérieures. Je dis bien autant que possible, parce que de toute façon, il y en a toujours. Et je dirais que la connaissance d'informations extérieures est utile pour essayer de comprendre. Il faut toujours un minimum d'interprétations dans l'aventure. Mais l'information extérieure est à prendre avec des pincettes. C'est un peu ce en quoi je ne suis pas d'accord avec ce qui se fait depuis. L'ethnoarchéologie, pour moi, c'est de la foutaise et ça nous conduit vers des fausses pistes.

[>Question ?]: Votre rapport très descriptif au terrain vous semble remonter à Pincevent ?

[>FV]: Oui. Encore une fois, le premier aspect consiste à récupérer les objets. Ne pas laisser la moitié des informations dans les déblais. C'est déjà la première chose. Rassembler le maximum d'observations est la base de l'esprit de Leroi-Gourhan : recueillir le maximum d'informations sachant que le site est détruit par la fouille. Et puis après ça, il faut autant que possible réussir à étudier toutes ces informations, puis les rassembler, les combiner, en faire quelque chose, ce qui représente toute une série d'étapes, tout un processus.

La fouille, c'est l'étape de base, mais après ça, si vous avez fichu la moitié de votre matériel dans les déblais, si vous ne ramassez pas votre matériel pour tout analyser, vous êtes mal. Vous n'arriverez pas à l'interpréter, à le comprendre. En revanche, le plus gros apport de ce que j'ai pu faire, c'est d'avoir précisément fait un énorme effort pour récolter tout le matériel, tout ce qui est tamis, tris ensuite et après ça, étude. Pour moi, c'est la base. Et c'est ce qui prend un temps fou. Mais c'est ça le boulot pour moi. Ce sont les principes de base qui étaient ceux de Pincevent.

[>Question ?]: Est-ce que ce penchant vers l'exhaustivité comme méthode serait ce qui est pour vous exportable à n'importe quel contexte ?

[>FV]: Absolument. C'est adaptable. Il faut sans cesse l'adapter à des contextes différents, comme quand vous avez des niveaux de cailloutis, c'est-à-dire ce qu'on a fouillé à Mallaha ces dernières années. C'était un niveau de 55 cm dense de cailloutis, avec plein de matériel. Il se trouvait que dans ce cailloutis, des structures, des sépultures et des constructions sont prises. Il faut essayer de s'y retrouver sur le terrain. Parmi ces cailloux, quels sont les bons ? Quels sont les mauvais ? Quels sont ceux qui sont quelque chose et quels sont ceux qui ne sont rien (je veux dire qui n'appartiennent pas à une construction) ? Est-ce que l'on peut voir des sols ou est-ce que ce n'est pas possible ?

[>Question ?]: Il faut donc laisser en place pour y parvenir ?

[>FV]: Oui, laisser en place énormément de choses, mais en choisissant. Ce que nous avons fait dans ce cailloutis, par rapport à ce qui s'est fait ailleurs, c'est un grand progrès. Mais il est bien clair que l'on n'a pas tout étudié, que nous sommes restés en deçà du possible parce qu'on n'avait pas l'argent, pas le personnel, etc. Dans le cailloutis, il est sûr qu'il y avait des surfaces que je n'ai pas vues, que je n'ai même pas cherchées à la limite ! Parce que j'ai fouillé comme Perrot dans certains cas. Dans les structures, j'ai recherché les sols avec assiduité. J'ai fait attention à rechercher ce qui constituait des petites structures, des calages de poteaux. Là, je l'ai fait le boulot, mais à l'extérieur, dans le cailloutis, je n'ai pas fait ce qu'il était possible de faire. On travaillait vraiment avec des moyens extrêmement réduits et insuffisants, surtout dans un contexte pareil.

[>Question ?]: Comment passer de cette rigueur de terrain à des propositions de pensée très fortes que vous faites, avec une lecture plus symbolique de ces aspects ?

[>FV]: Quelque part, j'étais un spécialiste du silex. Le silex, c'est bien, mais il y a un moment où la discipline se modifie, évolue, travaille. On suit plus ou moins, c'est-à-dire qu'à un moment on est derrière les autres. Il faut passer la main. Moi je représente une certaine étape. Depuis, d'autres ont fait autrement. Même à Mallaha. La question des remontages, par exemple, a été un élément clef dans le progrès des recherches sur le silex. Pour nous, le remontage n'était pas possible parce que les conditions du gisement ne le permettent guère. D'un côté, le matériel est très petit et surtout il n'est pas isolé entre des couches stériles. Vous avez des masses d'objets. Même si vous pouvez reconnaître des sols par certains aspects, ils ne sont pas isolés, séparés, de ce qui est au-dessus ou au-dessous. Vous ne savez jamais. Vous vous arrêtez, mais toutes vos limites sont artificielles. Un peu en dessous, un peu au-dessus. Vous prenez « ça » comme étant votre échantillon de sol et correspondant à votre sol parce qu'approximativement vous avez un ensemble d'indications qui vous permettent de le faire. Mais cela reste approximatif. Les conditions dans lesquelles le remplissage s'est accumulé ne sont pas claires. Dans le cailloutis, nous avons effectué des passes de 10 cm maximum, dans les zones de sol toujours beaucoup moins. Mais il faut tenir compte de l'épaisseur des objets. Quand on a un pilon qui fait 7 cm de diamètre, à partir de quel moment considérez-vous les objets voisins comme « contemporains » ? C'est forcément approximatif. On n'est pas dans une situation comme à Pincevent où tout est clair et délimité, parce que la pellicule qui correspond à l'occupation est prise dessous et dessus dans du sédiment stérile, sans rien. Cela représente un fil bien limité dans le temps, bien précis. À Mallaha, il n'y a rien de semblable, dans aucune couche.

[>Question ?]: Est-ce que c'est valable pour toute cette zone ?

[>FV]: Ça dépend des périodes. Si vous prenez les sols plâtrés du PPNB, ils sont matérialisés, mais il n'y a rien dessus. Mais au Natoufien et au PPNA, oui, c'est généralement le cas. Vous êtes dans des situations où on n'a pas du tout les mêmes conditions de gisement qu'à Pincevent.

[>Question ?]: Ce qui complique précisément cette lecture planimétrique ?

[>FV]: Complètement. C'est toujours approximatif, même concernant les plans ; vous avez une masse d'objets telle que vous ne faites jamais de plans en intégralité. Si vous tentez un plan intégral de tout ce que vous trouvez, sur 5 cm d'épaisseur par exemple, vous aurez un plan noir. C'est comme ça. Le matériel est excessivement dense. C'est aussi un des problèmes. On ne peut pratiquement pas faire de plan complet, intégral. On peut rassembler des objets si l'on fouille des carrés de 50 cm par 50 cm pour avoir de petites unités. Dans ces ensembles, on relève alors les plus gros objets ou ceux qui paraissent significatifs, même s'ils sont petits, mais tout porter sur plan relève de l'impossible. Ou alors vous y passez des siècles et des siècles et au bout de l'affaire, vous aurez un machin tout noir qui sera inutilisable.

Alors, comment passer de l'observation à plus ? Pour moi, c'est à partir des observations. Si vous avez un

chiot dans une sépulture. Ce ne sont pas des bouts d'os épars. C'est un cadavre de chiot ou de chien associé de façon étroite et en connexion à un cadavre de bonhomme. Je fais référence à des choses précises. À ce moment-là, vous pouvez parler. La relation homme/animal est explicite. Jusqu'à un certain point, bien sûr, puisque ça ne vous dit pas ce que c'était que cette relation. Domination, affection ? Vous avez éventuellement des gestes qui laissent supposer une relation affective, mais ce n'est pas donné. La relation étroite elle, elle est là. Effectivement, elle implique une étape dans la domestication et qui est confirmée éventuellement par les analyses morphologiques des os d'animaux. Au départ, ce qui fait tilt, c'est le fait que vous ayez deux, trois ou quatre individus dans une tombe ensemble.

[>Question ?]: Et c'est seulement après que vous pouvez proposer une interprétation sur la relation homme animal dans ces sociétés ?

[>FV]: Voilà. Mais encore une fois, cette relation est encore ambiguë. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a quelque chose de relativement étroit que l'on n'a jamais vu avant, avec le chien. Voilà tout ce qu'on peut dire de façon claire.

[>Question ?]: La priorité est-elle d'étudier et de restituer une matérialité de façon très précise ou bien d'aborder des questions plus larges sur ce qui fait homme ?

[>FV]: C'est sûr que c'est l'homme qui est en cause. J'ai parlé de l'orientation des maisons. C'est un phénomène très important dans l'histoire de l'humanité. Mais c'est pareil, je n'ai pas sorti ça de mon bonnet. Effectivement, sur la terrasse d'Hayonim, j'ai eu la chance de trouver une tombe où il y a suffisamment de personnages qui sont orientés de façon évidente, et en l'occurrence avec des chiens. Cela donne des clefs et on s'aperçoit que ça marche. Ça veut dire que, de là, vous pouvez élargir à l'idée qu'effectivement, ces gens se situaient dans un univers d'une certaine façon. Ils avaient des idées bien précises et c'est une construction qui ne peut être que typiquement humaine. Ce n'est pas surprenant parce que ce n'est pas si vieux que ça malgré les apparences, mais c'est important de pouvoir le montrer et de pouvoir le faire avec une certitude relativement élevée, une probabilité qui fonde le raisonnement. Si vous parlez des questions qui nous préoccupent comme celle du genre par exemple, là c'est une autre paire de manches. Tout ce qui est organisation sociale nous échappe plus ou moins. C'est un des gros problèmes de la Préhistoire, je pense. On ne sait pas grand-chose de la façon dont ces gens vivaient vraiment entre eux.

[>Question ?]: André Leroi-Gourhan a tenté d'y répondre avec cette notion de palethnologie. Vous ne suivez pas cette voie ?

[>FV]: Le problème c'est d'avoir les moyens d'aller plus loin. Et il ne faut pas exagérer, Leroi-Gourhan lui-même était très prudent sur la reconstitution des choses du passé. Il proposait une reconstitution, mais quant à l'organisation du groupe, il ne dit pas grand-chose, parce qu'il savait que ce n'était pas tellement facile. Que ces gens aient eu une organisation sociale, c'est certain. Quelle était-elle ? Ça, c'est bien plus difficile à dire.

J'ai un étudiant qui a fini sa thèse sur les parures. Ça peut être une voie, mais ça demande aussi à être pris avec des pincettes. Là encore, ce sont des objets qui n'ont jamais été étudiés jusqu'à présent et qu'on attaque avec une approche précise, en l'occurrence une analyse technologique des parures. Comment sont-elles faites ? Et on montre que dans les différents ensembles sépulcraux de Mallaha, il y en a deux dans lesquels on fait la même chose et un troisième où c'est différent. Ce sont des ficelles par lesquelles on peut approcher des choses. Mais après, l'interprétation est très difficile.

[>Question ?]: Quelle influence ont eu sur vos recherches les travaux de Jaques Cauvin. Et plus généralement, comment vous situez-vous par rapport à l'héritage de l'école de Lyon ?

[>FV]: Cauvin a eu le grand mérite de transposer l'intérêt de Leroi-Gourhan pour la pensée humaine disons au Proche-Orient. En revanche, et il le dit explicitement, il s'est gardé d'interprétations structurales et de chercher à

comprendre structurellement les choses, ce qui fait qu'à mon avis, il est resté très en deçà du possible. C'est comme ça que je répondrais à votre question. Il a poussé dans la bonne direction, mais il s'est arrêté. Il n'a pas osé, parce que c'était compliqué. Les données sont plus dispersées (que dans le cas de l'art pariétal occidental). Elles sont moins coordonnées. Mais, par exemple, il aurait pu essayer de faire une analyse des fresques de Çatal Huyuk. Il s'est contenté de prendre quelques trucs qui lui semblaient intéressants parce que ça se rapportait à d'autres choses, le taureau, etc. Mais il n'a pas fait d'analyses proprement serrées de ces ensembles. Et c'est là qu'est la limite.

[>Question ?]: Je vais revenir sur les différents sites sur lesquels vous avez beaucoup travaillé. Le premier est Mallaha. Cette question sera certainement très simple pour vous, mais de qui parlons-nous pour ce site ? Comment caractériseriez-vous ces Natoufiens sur lesquels vous avez travaillé (leurs activités, leur mode de vie, etc.) ?

[>FV]: C'est une question très ardue. La réponse serait la synthèse qu'il faudrait faire de tout ce qu'on sait sur Mallaha et de tout ce qu'on sait sur les Natoufiens. Ça nous mène donc à des problèmes qui sont en suspens, même à Mallaha. L'essentiel des travaux sur les dernières fouilles (1996-2005) est encore en cours. On a des idées. Des choses sont déjà sorties et qui concernent d'ailleurs beaucoup les relations avec l'environnement.

Comme on le disait tout à l'heure, l'un des problèmes qui nous préoccupent aujourd'hui porte sur les relations entre l'homme et l'animal. À Mallaha, on est en plein dedans. Ce sont des sujets sensibles, aussi parce que l'environnement de Mallaha n'a pas beaucoup bougé pendant des centaines de milliers d'années dans le Houleh, dans le nord d'Israël. Pratiquement depuis 800 000 ans jusqu'à aujourd'hui, ça reste à peu près semblable. À peu près, j'entends. C'est donc intéressant de montrer que ça ne bouge pas, de montrer ce qui se passe, ce qui ne se passe pas, ou bien de chercher les nuances de ce qui se conserve ou ne se conserve pas. Et bien sûr, concernant les hommes, entre les Acheuléens de 800 000 ans et les gens d'aujourd'hui, il y a beaucoup de choses qui ont changé. Mais pour appréhender tous ces changements, il faut qu'on ait d'abord bien étudié les gens d'il y a 800 000 ans, les gens de Beisamoun, au Néolithique, qui sont juste à côté, et que l'on ait bien étudié les gens d'aujourd'hui, etc. Ce sont d'énormes chantiers, chaque étude est un énorme chantier. Et après ça, comprendre les moteurs du changement, c'est encore un énorme chantier que nos arrière-petits-fils verront peut-être. Ce n'est pas du tout une affaire simple.

Nous effectivement pour l'instant à Mallaha, on en reste à des résultats un peu ponctuels. On a démontré que telle espèce de grenouille que l'on pensait disparue survit en fait depuis 800 000 ans jusqu'à aujourd'hui. D'étape en étape, on les retrouve. Elles ont même survécu aux derniers bouleversements et assèchements du lac, etc. C'est ce genre de petites choses qui sont à la fois très importantes et en même temps minimales que nous mettons en évidence. Du point de vue de l'environnement et de la compréhension des écosystèmes, ce sont des informations très utiles. Après ça, nous avons appris des choses sur les souris. On parle alors de commensalisme, c'est-à-dire le moment où les souris viennent s'installer près des bonshommes et vivent à leurs dépens. Nous avons des indications montrant que ça se passe là, dans cette région. Parmi ces informations ponctuelles, nous avons aussi pu montrer qu'à Mallaha il y avait des truites. Jusqu'à présent, on ne connaissait pas de truites au sud du Levant. On sait maintenant qu'il y en avait, même si c'est en petite quantité. C'est ce genre de choses que la collecte et l'étude très fines du matériel permettent de mettre en évidence. Dans le domaine des comportements, l'analyse détaillée permet avec certitude de dire grâce aux parures qui se trouvent dans telle unité sépulcrale (ensemble de sépultures), que les gens faisaient comme ça alors que dans les deux autres, ils faisaient autrement. Au-delà, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'il s'agit de différences liées à une dérive temporelle ? La réponse est compliquée, mais c'est ce genre d'information qu'on parvient à obtenir.

[>Question ?]: Et on ne va pas chercher des propos trop généralistes parce qu'ils gommeraient cette complexité-là finalement.

[>FV]: Et ils auraient toutes les chances d'être faux. Si vous généralisez trop, généralement vous tombez dans

l'erreur parce que vous simplifiez. Les choses sont complexes et la réalité humaine encore pire que tout le reste. Quand on joue sur des gens qui étaient là il y a 12 000 ans, on a beaucoup de chances de simplifier épouvantablement et de raconter un peu n'importe quoi. Ça veut donc dire qu'il faut être très attentif et se méfier des présupposés. Ils vous guident tout droit dans l'erreur.

[>Question ?]: Mais ça permet de répondre avec aisance...

[>FV]: À toutes les questions ! Alors que dans la réalité, on ne sait rien. Pour moi, un chercheur qui a tout compris est un chercheur qui se trompe, surtout en Préhistoire.

[>Question ?]: C'est quelque chose qu'André Leroi-Gourhan transmettait ou que vous pouviez entendre à Pincevent ?

[>FV]: Sûrement, mais pas sous cette forme, disons. Ce n'était pas ça le sens de son message qui était plutôt constructif. Ça, c'est ce que je dis, moi, cinquante ans plus tard ! Et puis, à la limite, ce n'est pas sain. C'est le système des Américains. Ils ont toutes les réponses avant d'avoir commencé, mais résultat, on tourne en rond.

[>Question ?]: On va retourner à Mallaha, avec ces cinq campagnes de fouille, de 1972 à 1976. Comment vous synthétiseriez l'évolution de ces campagnes passées à Mallaha ? C'était alors votre second terrain.

[>FV]: C'est mon premier vrai terrain, le premier où j'ai eu des responsabilités. Elles se sont un peu imposées puisqu'au départ, comme je vous l'ai dit, j'étais sur la touche sur mon cailloutis de la fin du Natoufien, dans une situation qui n'était pas vraiment conflictuelle avec le directeur de la fouille, mais pas très agréable quand même.

[>FV]: Vous y êtes retourné pour la deuxième année.

[>FV]: De toute façon, j'y faisais ma thèse. Il n'était pas question d'abandonner. Et j'ai passé l'année à Jérusalem pour travailler sur le matériel de ma thèse de 3e cycle. Encore une fois, il n'était pas question d'abandonner, sinon c'était tout remettre en question. Il s'est trouvé que la deuxième année, Perrot était aux États-Unis pendant la fouille. Il en était donc toujours responsable, mais il n'était pas là.

[>Question ?]: Qui dirigeait alors la fouille ?

[>FV]: C'était Monique Le Chevalier qui était officiellement responsable. À ce moment-là, Perrot travaillait déjà en Iran. Il avait séparé son Empire, si je puis dire, entre l'Iran où son second était Geneviève Dollfus et Israël où son second était Monique Le Chevalier. Monique était spécifiquement en charge de la fouille de Mallaha, officieusement parce que Perrot gardait les autorisations de fouille. Mais cette année-là, il avait dit à Monique Le Chevalier : « Vous êtes le responsable ». À Daniel Ladiray qui était le dessinateur : « Tu es le responsable ». Et à moi aussi : « Vous êtes responsable ». Donc on était trois pseudo-responsables pour la même fouille. En principe, les conditions étaient réunies pour qu'on se bouffe le nez, mais ça n'était pas notre caractère ni aux uns ni aux autres. On s'est relativement bien entendus. Et il s'est trouvé que j'avais des idées alors que les autres n'en avaient pas. À ce moment-là, j'ai commencé à introduire un certain nombre de procédés plus précis dans la méthode de fouille, la recherche des niveaux, etc., ce qui n'était pas vraiment l'objectif jusque-là. Évidemment, ça n'a pas plu à Perrot quand il est revenu parce que ça avait ralenti considérablement la manœuvre.

[>Question ?]: Il n'a pas vu les effets positifs ?

[>FV]: Ça ne l'intéressait pas les effets positifs. Lui, ce qu'il voulait, c'étaient des murs. Il y avait plusieurs abris emboîtés les uns dans les autres, donc des grandes constructions circulaires. Il s'agissait d'éliminer le plus récent pour dégager celui qui était derrière. Pour Perrot, ça devait se faire rapidement. C'était un travail de terrassier. Il n'y avait pas à regarder la stratigraphie et la subtilité du remplissage entre ces deux abris. Nous, nous avons essayé d'y regarder de plus près. Aussi, nous n'avons pas rempli le programme qui était supposé être le nôtre. Donc l'année suivante, 1974, Perrot a repris la main et la fouille a repris un rythme rapide...

[>Question ?]: Vous n'étiez plus responsable ?

[>FV]: Complètement, mis sur la touche. J'étais toujours là, mais vraiment mis de côté. Mais en 1975, il y a eu un basculement complet. Il est apparu dans ce fameux nouvel abri que nous aurions dû dégager en 1974, associé à un autre mur qui était dessous, un sol qui, lui, était relativement bien conservé et, au moins sur une partie, parfaitement reconnaissable. Il y avait tous les aléas dont j'ai parlé tout à l'heure, mais il y avait suffisamment de gros objets, des foyers et un ensemble de calages de poteau uniques encore jusqu'à présent. Ça avait une gueule ! C'est un des documents les plus fantastiques que nous ai laissé les Natoufiens. Or ça, personne n'était plus à même de le fouiller que moi parmi les gens qui étaient là. Par la force des choses, j'ai donc pu prendre la responsabilité de la fouille. Et à partir de ce moment-là, ça n'a fait que croître et embellir. Mais en même temps, Perrot était très embêté parce qu'il ne pouvait pas nier qu'il y avait là quelque chose d'exceptionnel. Il était le premier à le reconnaître. De ce point de vue là, il était parfaitement honnête. Il était lui-même bouche bée devant ce qui se découvrait. Je n'y pouvais rien d'une certaine façon. C'était la méthode Leroi-Gourhan qui permettait d'exposer des choses qui n'auraient pas été vues autrement.

[>Question ?]: Est-ce que ça lui a sauté aux yeux qu'il fallait adopter une autre méthode pour la suite ?

[>FV]: Non, le problème, c'est qu'il venait une fois par semaine à peu près sur le chantier. Il n'était jamais là. Il dirigeait le chantier officiellement. Il avait l'autorisation de fouille, mais il était dans son bureau à Jérusalem. Il venait suffisamment rarement pour que le chantier change de façon irréversible entre deux visites. Les calages de poteaux s'imposaient une fois exposés. Ça avait une gueule fantastique, il ne restait qu'à l'exploiter un peu plus, un peu mieux, tirer le fil du mieux qu'on pouvait le tirer. Perrot ne pouvait donc pas faire machine arrière, l'eut-il voulu ?

[>Question ?]: Et en 1976 ?

[>FV]: Ça, c'était la fouille 1975.

[>Question ?]: Ça n'a pas demandé maturation ?

[>FV]: Non, le sol était suffisamment restreint pour que l'on puisse le fouiller en une campagne.

[>Question ?]: Avec d'autres ?

[>FV]: Il y avait les étudiants, Monique, Daniel. On était trois en l'occurrence, mais ni Daniel ni Monique n'avaient la technique. Et c'était vraiment une question de technique, d'approche du terrain qui permettait de faire apparaître les choses. Et ça a aussi été une expérience fabuleuse. Un de ces cas où l'on est constamment dans l'invention, où il y a toujours mille problèmes qui se posent et pour lesquels il faut trouver des solutions, savoir comment faire lorsque ce n'est pas prévu, etc. Il se trouve qu'il y avait trois, quatre étudiants ou jeunes collègues aussi thésards qui marchaient à fond. C'était enthousiasmant. Ce sont de ces expériences qu'on ne rencontre pas souvent dans sa vie.

[>Question ?]: Et en 1976 ?

[>FV]: En 1976, il y avait des indices suggérant potentiellement un deuxième sol sous le premier, un autre sol. On a donc essayé d'exposer ce deuxième sol, mais c'était beaucoup plus compliqué. On essayait d'être plus exhaustif, donc de conserver beaucoup plus de choses en place. Seulement, comme les sols sont les sols de Mallaha, on joue sur une épaisseur de 4 ou 5 cm. Le résultat n'est pas très joli (à cause de la densité des petits objets). Et il y avait aussi beaucoup moins d'objets majeurs. Une partie du sol avait été probablement perturbée par les calages de poteau. C'était des calages plutôt massifs. Le résultat était donc beaucoup moins beau. Mais l'expérience de 1975 nous restait dans l'œil : c'est l'une des photos de Mallaha que vous voyez partout.

[>Question ?]: Et la découverte des calages de poteau, vous vous en souvenez ?

[>FV]: Oh oui, ce fut une expérience ! On ne s'y attendait pas du tout. Pour compliquer la chose, le premier

que nous avons trouvé était pris dans une coupe. Il faut dire que la fouille des sépultures de l'année 1972 avait fait un grand trou dans l'abri en question. En essayant de suivre notre surface, il y avait un certain nombre de pierres qui faisaient comme un tas. Donc, on essayait de fouiller ce truc bizarre en se demandant ce que c'était, mais sans savoir. C'était vraiment le premier calage de poteau qu'on trouvait à Mallaha. On n'avait absolument pas idée que ça pouvait en être un, après des années de fouille aucune découverte de genre. C'est vraiment le cas où il faut suivre les objets avec précision et sans a priori. Ça permet de découvrir des choses inattendues. Et après celui-là, on en a trouvé, cinq, six autres et puis le plus compliqué : le dernier. C'était le moins évident parce que c'était le plus gros. Il était constitué de très gros blocs. Ça ne ressemblait vraiment pas à un calage de poteaux. C'est l'un des étudiants qui a fait remarquer que les structures, les constructions fonctionnaient parfaitement les unes avec les autres et que celui-ci s'intégrait dans le système. Ça ne pouvait donc pas être autre chose qu'un calage de poteau. Il fallait donc le fouiller comme un calage de poteau et non pas en suivant les bons principes de Pincevent où l'on va à la base des pierres, etc. Erreur fatale ! Comme quoi les grands principes peuvent parfois vous amener à des erreurs catastrophiques. Si vous allez à la base d'un objet volontairement enterré, vous avez fait une grosse bêtise. C'est ça l'adaptation. Dans le cas précis, nous avons évité l'erreur juste à temps.

[>Question ?]: Était-elle acceptée par Perrot à ce moment-là ?

[>FV]: À ce moment-là, il ne pouvait pas faire autrement. En revanche, il a cherché à ramasser la mise en signant la note préliminaire, mais ça, c'est une autre histoire ! Et puis 1976, c'est l'année du chien. Ça a joué beaucoup. C'est pareil, un coup de chance. Pendant la campagne de 1976 qui devait être la dernière, on avait essayé d'exposer ce deuxième sol avec un succès mitigé. En essayant de suivre ce sol, on avait mis en évidence un bout de crâne, son sommet. Parmi les anciens amis de Perrot se trouvait un certain Amnon Assaf, un kibbutznik qui avait fondé un musée de Préhistoire du Houlé. Il ramassait des cailloux dans une région où il y en avait plein. C'est d'ailleurs lui qui avait découvert Mallaha. Il est le vrai découvreur de Mallaha. Le site se trouvait à l'emplacement d'une usine d'eau, une source dont l'eau était captée. C'était une très grosse station de pompage et c'est en établissant cette station qu'on a tapé dans le site. Amnon Assaf, qui avait toujours le nez qui trainait partout, a découvert le gisement par l'abondance des silex. Pour son musée, il rêvait d'avoir une sépulture sortie en bloc. Pour lui, un musée de Préhistoire sans sépulture, ce n'était pas un musée de Préhistoire. Or dans les premières campagnes de fouille (1955-1960), Perrot avait sorti en bloc un certain nombre de sépultures qui se trouvaient au musée d'Israël. Amnon avait vu ses sépultures partir avec la larme à l'œil. Il n'avait qu'une idée : avoir sa sépulture dans son musée. À la fin de la campagne de 1976, quand il était question d'arrêter, il est allé voir Perrot et lui a dit : « J'aimerais bien, j'ai besoin, j'ai envie, je veux une sépulture. Celle-là (celle qui pointait au niveau de notre sol), pourquoi ne pas la sortir en bloc ? » Perrot qui ne pouvait rien lui refuser et qui de toute façon s'en foutait dit : « Ma foi, pourquoi pas ? » Encore fallait-il que quelqu'un fasse le boulot. C'était la fin de la fouille et il m'a donc demandé si j'étais d'accord pour fouiller cette sépulture. Moi, je n'avais pas de raison de dire non. J'ai dit oui, mais à condition que je ne fasse pas ça tout seul. D'une part, une sépulture, fallait quand même la fouiller et après ça, le coup de l'enlèvement en bloc n'était pas du tout mon domaine. Ça demandait des compétences que je n'avais pas du tout. En revanche, il y avait un jeune type qui était déjà là en 1975. Il était officiellement restaurateur. C'était un type très débrouillard qui savait faire beaucoup de choses. À condition que ce gars-là m'aide, c'était faisable. On a donc dit d'accord. Et après la fouille officielle, nous sommes restés pour fouiller cette sépulture. Et c'était la sépulture au chien. Le coup de chance. Le truc complètement invraisemblable. Mais là, toujours la même chose. Si nous n'avions pas fait du Leroi-Gourhan, nous ne l'aurions pas forcément vu. Il faut vraiment suivre les choses. Si vous partez avec la seule idée que vous fouillez une sépulture, vous virez le reste. Là, nous avons cette autre optique et du coup, nous avons laissé le chien en place. C'était un gros coup de chance. Et du coup, le chien est toujours au musée de Maayan Baruch.

[>Question ?]: Vous avez fait un certain nombre de choses entre vos deux campagnes de fouille à Mallaha. En

1978 et 1979, vous dirigez des prospections dans le Néguev. Votre collaborateur de l'époque était un certain Itzik Gilead. Qu'est-ce que vous diriez de cette période ?

[>FV]: C'était une période bouche-trou en quelque sorte. Après avoir fini ma thèse de troisième cycle, j'ai commencé ma thèse d'État en reprenant les problèmes de Mallaha, mais avec de meilleurs échantillons de silex. Et puis, je voulais sortir de Mallaha et établir un cadre plus général de l'industrie de silex au Natoufien. C'était donc toujours en Israël. Mais il était difficile de reprendre une nouvelle fouille à Mallaha dans l'immédiat, parce que Perrot s'y opposait, et parce que c'était compliqué avant d'avoir publié. En 1978, j'ai quand même fait une petite opération à Mallaha. J'avais besoin d'un échantillon de silex bien tamisé que je n'avais pas. J'ai donc fouillé quinze jours cette année-là. Mais effectivement, le terrain était essentiellement de la prospection. Nous avons trouvé un ensemble de petits gisements tout à fait au nord du Néguev, dans certains cas intéressants. Je crois que nous avons trouvé au cours de nos prospections l'occurrence du Harifien la plus septentrionale. Plus tard, il a été question avec Ofer Bar-Yosef de reprendre la fouille de l'un de ces petits gisements. Nos prospections, c'est quelque chose qui est un peu tombé à l'eau, mais ça a servi de maîtrise à un étudiant.

[>Question ?]: De 1980 à 1989, vous avez fait des fouilles sur les terrasses d'El Ouad et d'Hayonim.

[>FV]: Oui. C'était dans le cadre de ma thèse en fait. El Ouad est un site de référence qui a été fouillé par Dorothy Garrod dans les années 1930. Or, des fouilles des années 1930, par rapport aux méthodes Bordes et compagnie, tout ce qui était quantification, ce n'était pas très adéquat. L'idée était de récolter quelques échantillons de silex dans ce qui pouvait rester des dépôts en place d'El Ouad. L'idée était essentiellement celle-là durant deux fois quinze jours sur le terrain. C'était donc très limité.

Cela a donné l'occasion aussi de ramasser un peu d'os, etc. qu'on a publié un peu plus tard. Et en 1980, 1981, j'ai effectivement repris des fouilles sur la terrasse d'Hayonim que j'ai continué ensuite de 1985 à 1989, donc après plusieurs années d'interruption. Là encore, c'était dans le cadre de ma thèse. Hayonim est un grand site en deux parties, une grotte et une terrasse séparées par un seuil. Il n'y a pas de continuité entre les dépôts. La grotte était fouillée par Ofer Bar-Yosef depuis les années 1960. Ofer avait proposé la terrasse à un collègue américain. Il avait lui-même fait un premier sondage et il avait proposé à ce collègue de continuer pour qu'il l'étudie de plus près. Ce collègue avait fouillé à l'américaine, assez vite, avec des passes horizontales de 5 cm alors que les niveaux étaient inclinés. Ça avait fait un scandale. Et du coup, Ofer m'avait demandé si j'étais d'accord pour reprendre. Il m'avait dit : « Évidemment, l'autorisation de fouille sera à nos deux noms, mais c'est ta fouille ». Et effectivement, il m'a tout à fait laissé la direction des choses. J'ai fouillé là pendant plusieurs années. Nous avons mis en évidence un certain nombre d'architectures et des sépultures dont, à nouveau, des sépultures avec des chiens, dont une où trois individus perpendiculaires les uns par rapport aux autres ont été retrouvés. C'est cette découverte qui a permis de comprendre les problèmes d'orientation. Toutes les autres sépultures étaient orientées selon les mêmes directions. Ça donnait une clef à peu près sûre pour la suite. Cette fouille a été publiée depuis. Mais il est clair que le plus important, ce qui a eu le plus de répercussions ailleurs, c'est cette sépulture, d'abord parce qu'il y a deux chiens adultes dedans et ensuite en raison de cette orientation. Plus tard seulement, j'ai pu reprendre Mallaha, c'est-à-dire en 1996, une fois que Perrot eût pris sa retraite.

[>Question ?]: Pourquoi attendre ce moment-là ? Entre 1989 et 1996, vous attendez 1996 pour rouvrir le site ?

[>FV]: Je n'ai pas pu fouiller. De toute façon, je travaillais sur Hayonim. La publication de Hayonim, ça n'était pas rien. Il fallait s'en occuper. Ça a trainé beaucoup plus que prévu parce que, quand on a des équipes de dix ou quinze personnes, y en a toujours un qui traîne ou qui ne fait pas son boulot. Ça a donc été plus difficile et plus long que ça n'aurait dû. Mais mon désir, mon rêve, était de reprendre Mallaha. On avait laissé en 1976, dans une coupe, un gros abri qui partait à l'extérieur : du Natoufien ancien semblable à celui où il y avait eu les fameux sols. C'était plus que tentant d'aller voir. L'intention de départ était de reprendre les fouilles et d'aller voir cet abri.

[>Question ?]: Pourquoi Perrot n'a-t-il pas fouillé avant ? Il s'en est passé du temps avant que vous puissiez enfin reprendre.

[>FV]: Perrot était en Iran jusqu'en 1980, au moment où l'Iran s'est fermé. Et puis, parce que lui-même n'avait pas du tout envie de fouiller.

[>Question ?]: Pourquoi vous avoir empêché de le faire ?

[>FV]: Parce que l'on ne succède pas à Jean Perrot, en aucun cas. Même au CRFJ (Centre de Recherche Français de Jérusalem), il ne voulait pas de successeur.

[>Question ?]: C'est donc un trait de personnalité.

[>FV]: Oui. C'est un trait assez classique. C'était comme ça. En plus, j'avais quand même un peu trop mis les pieds dans son domaine. Il avait le sentiment que j'avais fait mieux que lui. Sa démonstration de sédentarité était, en fait, un pas majeur pour la compréhension du Natoufien. Mais j'avais un peu trop mis les pieds là-dedans.

[>Question ?]: Et est-ce que sa relation avec André Leroi-Gourhan a évolué au fur et à mesure qu'il travaille avec vous ?

[>FV]: Leroi-Gourhan était Leroi-Gourhan. Il était professeur au Collège de France. À la limite, il est tout ce que Perrot aurait voulu être. Vous me posez des questions méchantes... parce que Perrot n'est pas un personnage très sympathique. Perrot a essayé de blouser Leroi-Gourhan à mon sujet, mais il ne pouvait pas s'opposer directement à lui.

[>Question ?]: Et puis, ils étaient loin l'un de l'autre.

[>FV]: Oui, mais ils se rencontraient dans les petits milieux parisiens. C'était là que ça se jouait. Les problèmes se jouaient au CNRS, à l'Académie et au Ministère des Affaires étrangères. C'était un tout petit triangle. Leroi-Gourhan est décédé en 1986 et à partir de ce moment-là, les choses sont devenues différentes.

[>Question ?]: Ce qui est sûr, c'est qu'en 1996, vous pouvez enfin reprendre les fouilles.

[>FV]: En 1996, j'ai enfin pu reprendre les fouilles. À ce moment-là, l'idée était d'aller fouiller dans le Natoufien ancien ce grand abri qui est toujours en place actuellement. En fait, nous avons été arrêtés dans le Natoufien final, dans les niveaux supérieurs. Parce que dans ce foutu cailloutis qui est tellement ingrat à fouiller, nous avons trouvé des abris, c'est-à-dire ce qu'on cherchait, avec des sols. Ces « sols » étaient plus compliqués à voir que ceux du Natoufien ancien, dessous, mais c'étaient néanmoins des « sols » avec à nouveau des calages de poteau, des foyers. Et du coup, nous avons passé neuf années à fouiller du Natoufien final dans du cailloutis.

On a également fouillé un peu de Natoufien Ancien, sur un ancien abri fouillé par Perrot. Je voulais faire une vérification stratigraphique. Dans cet abri, on ne savait pas si on était dans du Natoufien Ancien ou du Natoufien Récent. Cette recherche nous a donné des sépultures qui ont fourni la troisième unité sépulcrale qui est dans la thèse sur les parures. Ce n'est donc pas du temps perdu. Nous avons atteint des objectifs qui dépassent ceux que nous nous étions fixés.

[>Question ?]: Sur une chronologie aussi large se pose bien entendu la question des différences entre les différents stades que vous évoquez, mais il me semble que vous insistez bien dans vos derniers travaux sur ce qui continue toujours, sans ne voir que des scissions ou des différences dans ces évolutions.

[>FV]: Exactement. Il y a une continuité certaine, tout à fait. Elle est visible, cette continuité, à travers les squelettes. Je pense que Fanny (Bocquentin) en parlerait beaucoup mieux que moi. Il est sûr qu'on reste dans le Natoufien, malgré toutes les différences, tous les glissements.

[>Question ?]: Vous avez proposé trois phases pour le Natoufien, Ancien, Récent et Final et montré comment

le site Mallaha a cristallisé ce phasage. À travers quelle variable finalement ?

[>FV]: Le fil ce sont les segments de cercle, les petits microlithes qui sont relativement grands au départ et façonnés avec des retouches bifaciales, que l'on appelle la retouche d'Hélouan. Ces segments bifaciaux sont majoritaires dans le Natoufien Ancien puis, conservant les mêmes formes, ils deviennent plus petits, essentiellement à retouches directes ou éventuellement croisées dans le Natoufien Récent. Au Natoufien Final, il y a beaucoup moins de segments à retouche d'Hélouan, voire ils disparaissent dans certains gisements. Et ils deviennent encore beaucoup plus petits. Ils ont diminué presque de moitié. On passe de 22, 25 voire 30 mm à rarement plus de 15 mm. C'est très sensible. À Mallaha, ça s'accompagne de changements dans les sédiments. Et ça correspond assez bien aux dates C14 dont on dispose. Il n'y en a pas beaucoup et il faut s'en méfier, mais disons que ça marche à peu près. Cette tendance est générale. Les segments sont de plus en plus petits et de moins en moins retouchés par cette retouche bifaciale, mais avec des nuances au nord, au sud, etc. Ce n'est pas exactement la même chose. Mais les tendances sont toujours les mêmes. On part de plus ou moins grand et on va toujours vers du plus petit, voire très petit.

[>Question ?]: Et ce découpage, est-ce que c'est quelque chose qui est utilisé aujourd'hui ?

[>FV]: C'est comme tout, c'est discuté. Mais disons que ça reste une base.

[>Question ?]: Pourquoi discuté ? Cette variable est quand même documentée.

[>FV]: Bien sûr, mais vous avez des gens qui n'aiment pas les mots que j'ai utilisés. Et puis, il y a toujours des questions de personnes, de ceci ou de cela. La recherche n'est pas uniquement pur esprit.

[>Question ?]: Vous parliez tout à l'heure de tamisage par exemple pour les microlithes.

[>FV]: Capital.

[>Question ?]: Lorsque vous êtes arrivé à Mallaha lors des premières campagnes, cette méthode n'était pas utilisée ?

[>FV]: Non, pas du tout.

[>Question ?]: Comme les microlithes ne sont repérables que grâce au tamisage, si vous ne tamisez pas, vous retirez...

[>FV]: Une bonne partie du problème, oui, des évidences, tout à fait. Neuville, qui était un relativement bon fouilleur et un assez fin observateur avait déjà repéré qu'il y avait une variation des segments de cercle, du plus grand au plus petit. En revanche, considérant le gisement principal sur lequel il travaillait, il divisait le Natoufien en quatre périodes. Mais les deux plus récentes se basent essentiellement sur le gisement de El Kham situé dans le désert de Judée. C'est un gisement très mélangé sur une terrasse en pente. Ces deux phases mêlaient donc un peu de tout et incluaient des pointes de flèches qui ne sont pas considérées aujourd'hui comme du Natoufien. Il fallait donc revoir un peu tout ça.

Garrod avait admis qu'il y avait deux phases, parce qu'à El Wad, c'est ce qu'elle avait clairement. Elle a fouillé deux principaux gisements, Shouqba d'abord et El Wad ensuite. À Shouqba, elle avait des segments de 2 cm de long sans retouche bifaciale. À El Wad, elle avait des segments du même genre ou un peu plus longs et avec plein de retouches bifaciales ; et au-dessus des segments, sans retouche bifaciale. Elle avait compris qu'il devait y avoir deux phases. Neuville avait rajouté ses deux phases plus récentes parce qu'il avait des segments beaucoup plus petits à certains endroits, sans parler des pointes de flèche. Mais encore une fois, ses stratigraphies n'étaient pas très claires. L'idée était là, dans l'air, mais il fallait y regarder de plus près. Un Américain avait travaillé sur la question, Donald Henry. Il était arrivé aussi à l'idée qu'il y avait une phase à segments à retouche bifaciale et une phase sans.

[>Question ?]: Y a-t-il un consensus autour de l'idée qu'il n'y a pas deux phases finales ?

[>FV]: On a décidé qu'à partir du moment où il y avait des pointes de flèches, ça n'était plus Natoufien. Cette décision sortait tout ce qui était pointe de flèche de la question natoufienne. À Mallaha, on a effectivement trois phases sans pointes de flèches. La partie la plus problématique aujourd'hui sur ce site, c'est la phase moyenne, ce que j'appelle le Natoufien Récent. Dans les années où j'ai fouillé, entre 1972 et 1978, on a très peu fouillé ces niveaux-là. J'ai réussi à avoir un échantillon qui provient d'une grande fosse de cette période et dans laquelle il y a un ensemble de segments qui correspondent à du Natoufien dit Récent. Mais c'est clair qu'il faudrait refouiller des niveaux de cette période et reprendre de nouveaux échantillons pour revoir ça de plus près. Il est sûr qu'on a très clairement du Natoufien Ancien avec les grands segments bifaciaux, du Natoufien Final avec des petits segments pour l'essentiel pas bifaciaux. Entre les deux, il y a une phase intermédiaire qu'il faudrait réétudier. Encore une fois, du point de vue de la documentation, il faudrait reprendre. Il faut savoir aussi que j'ai travaillé avec des techniques périmées. J'ai travaillé avec des techniques aujourd'hui anciennes. Je persiste à croire à la validité générale de ma subdivision tripartite. Mais il y a probablement moyen de mieux la fonder.